

Zeitschrift: Générations : aînés
Band: 28 (1998)
Heft: 4

Artikel: Curd Jürgens : "Tant qu'on rêve, tout est beau !"
Autor: Arsenijevic, Drago
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-826651>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 19.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Curd Jürgens:

«Tant qu'on rêve, tout est beau!»

Curd Jürgens était un personnage aux facettes multiples. Mais de toutes celles que l'on a montrées de lui – acteur boche au cinéma, Sigmund Freud au théâtre, citoyen du monde, grand seigneur, Casanova de la Côte d'Azur – quelle est celle qu'il trouvait la plus juste? C'est la première question que notre collaborateur Drago Arsenijevic lui avait posée lors de leur rencontre.

Je crois qu'on change tout le temps», disait-il avec conviction. Mais il ajoutait avec dépit et résignation: «Il ne sert cependant à rien d'essayer de modifier l'image que le public s'est déjà faite de moi.» Au fond de lui-même, l'acteur pensait peut-être qu'on ne l'estimait pas à sa juste valeur... Du moins était-ce l'impression que Curd Jürgens m'avait laissée lorsqu'il m'avait reçu au début des années 70 dans son chalet à Gstaad, une vénérable et accueillante construction du 18^e siècle.

Curd Jürgens était l'exemple parfait de l'acteur cosmopolite. De nationalité autrichienne mais d'une famille d'origine danoise, de mère française, de père allemand, conçu au Turkestan russe, né par hasard à Munich, ayant fait des études en Angleterre, élevé dans l'esprit paneuropéen de Coudenhove-Kalergi et de son rêve des Etats-Unis d'Europe, il s'était installé en Suisse au milieu des années 50, au moment où il avait décidé de créer sa propre maison de production.

Les Vaudois d'Hollywood

Son épouse Simone, une Française d'Afrique du Nord, n'ayant pas eu le coup de foudre pour Zurich, le couple avait tenté de s'établir à Jouxten, sur les bords du Léman. La solution semblait bonne. Tous les Vaudois d'Hollywood s'y trouvaient (James Mason, Bill Holden, Audrey Hepburn, Yul Brynner). Mais cela faisait double emploi avec la villa

que Jürgens avait déjà à Saint-Paul-de-Vence. Alors, il choisit Gstaad! «Après une importante opération subie à Houston, j'avais envie de me reposer, d'essayer de travailler moins; résultat, je travaille autant qu'avant!», admettait Jürgens en levant les bras au ciel.

Révolté par le fait de voir les acteurs gagner de l'argent pour les producteurs, Curd Jürgens s'était mis à produire lui-même les films à l'enseigne de Cinéstar. Il avait donc deux fois plus de travail. Mais cela ne rebutait pas l'acteur. Au contraire, cela l'enthousiasmait: «Venir ici à Gstaad pour développer un scénario, avec une équipe qui parle le même langage artistique que vous, songer aux acteurs qui pourraient tenir tels rôles, les convaincre, les engager, voilà toute une préparation qui vaut la peine d'être vécue. Le tournage, finalement, est le côté le moins intéressant de la création d'un film. Tant qu'on rêve, tout est beau!»

Le public avait vu Curd Jürgens incarner les rôles les plus divers à l'écran, mais le reconnaissait surtout sous l'uniforme allemand. Sa haute stature, ses cheveux blonds – son allure prussienne, est-on tenté de dire en se laissant prendre au jeu – le prédisposaient certes à ce genre de rôles. Mais interpréter avec une telle constance des officiers du III^e Reich ne devenait-il pas trop pesant, trop monotone, lui avais-je demandé?

«Pour tout le monde, répondit-il en haussant légèrement les épaules, je suis un acteur boche. Que je sois Autrichien, on s'en fiche. Chaque fois qu'on a besoin d'un officier alle-

mand, on pense à moi. Si j'ai souvent accepté des rôles comme celui du «Général du diable», et bien d'autres du même genre, c'est parce que je voulais redonner à ces personnages l'image d'un être humain, faire d'eux des hommes de chair et de sang et non des caricatures, comme le cinéma en avait fait si fréquemment.»

Il y avait visiblement dans cette démarche un souci de dépasser, dans la création d'un personnage, l'idée que s'en font peut-être le scénariste et le metteur en scène. Exigeant, mais réaliste, Jürgens admettait: «On pense ajouter quelque chose au scénario, on lutte, mais parfois on n'aboutit à rien...»

Inévitablement, la conversation déviait sur le théâtre (Curd Jürgens était pensionnaire du Burgtheater de Vienne, l'équivalent de la Comédie française). Que préférait-il? «Un vrai peintre, répondait-il, aime aussi dessiner. Pour moi, le théâtre est un tableau à l'huile, le cinéma un dessin au crayon. J'ai la même satisfaction à faire les deux, car c'est le même métier, mais le théâtre est plus introverti. Certains sujets conviennent uniquement au cinéma, d'autres sont mieux traités au théâtre.»

Freud n'est pas loin

Curd Jürgens reprenait son exemple de la peinture pour expliquer que s'il demande un tableau à l'huile à son ami Salvador Dali, celui-ci voudra d'abord connaître le sujet à traiter. Alors seulement, il décidera s'il utilisera le crayon, le fusain ou le pinceau. Bien qu'il fût apparemment également satisfait par l'une ou l'autre forme d'expression, il ne cachait pas sa préférence: «Je fais du théâtre pour moi-même, c'est un bain psychologique, un «lavage de cerveau» de tous les textes affreux que je dis au cinéma. C'est une rencontre avec un écrivain vrai... J'ai commencé ma carrière au théâtre et c'est peut-être ça qui m'a marqué... En tout cas, faire du

théâtre m'est nécessaire pour le respect de moi-même.»

Un silence s'installe. Par la porte vitrée, les derniers rayons de soleil pénètrent dans ce chalet rustique dont un mur est occupé par une énorme carte du monde. Devant Curd Jürgens, vêtu d'un pull rouge à col roulé, un bureau encombré de papiers, de livres, de revues. Une télévision portable avec un mini-écran. «Juste pour les nouvelles», avait-il précisé. Une lettre de son ami Paul-Emile Victor, l'explorateur. Une tasse de café. Derrière lui, une grande bibliothèque bourrée d'ouvrages de psychologie. L'acteur a-t-il été marqué par son interprétation de Freud dans «Le Fil rouge»?

«Il ne faut pas oublier que je viens de Vienne et que plusieurs de mes copains sont devenus des psychanalystes. Freud est présent dans ma vie depuis ma jeunesse. J'apprécie aussi beaucoup la philosophie. En fait, j'essaie de lire un peu de tout. La production littéraire d'aujourd'hui est énorme. Parfois, j'arrive seulement à la vingtième ou à la centième page du bouquin et puis je dis merde et je le laisse tomber. En tout cas, j'ai horreur des romans policiers. Cela ne m'intéresse pas du tout de savoir qui a tué qui! Je suis en revanche grand amateur de théâtre moderne, Beckett, Ionesco, même du théâtre de l'absurde, mais pas du théâtre d'action. Peut-être parce que j'en ai trop fait dans ma vie...»

La vraie curiosité

Si Curd Jürgens lisait énormément, s'il se tenait au courant des événements importants du monde et des découvertes scientifiques, c'était parce qu'il estimait qu'un acteur ne peut pas vivre dans un isolement stérile. «Aucun métier, disait-il avec conviction, ne permet de vivre dans l'ignorance.» Ce qui importait pour Curd Jürgens, ce n'était pas l'événement ou la découverte en eux-mêmes, mais leur portée politique ou philosophique. «Ce qui m'intéresse,



Photo Yves Debraine

Curd Jürgens et son épouse sur les chemins neigeux de Gstaad

s'exclamait-il, et sa voix profonde devenait plus sonore, c'est de savoir où va le capitalisme, où commence le socialisme, où nous allons nous arrêter entre la religion et ce qui la remplace ou ne la remplace pas encore. Dans notre métier, pour tracer le portrait d'un personnage, il faut se rendre compte des réalités de notre monde, de ses valeurs essentielles et savoir où l'on se situe par rapport à elles, faire au moins la psychanalyse de soi-même.»

Lorsqu'il se trouvait en Chine, Curd Jürgens mangeait chinois. A

Los Angeles, discutant de la drogue avec les étudiants, il n'hésitait pas à tâter de la marijuana et même du LSD. «C'est nécessaire à la compréhension de la jeunesse et à mon âge ce n'est pas dangereux.» Pour lui, la curiosité était le début de toute sagesse et de toute science. Sans emphase, il lâchait dans une sorte de soupir: «Garder la vraie curiosité, naïve et non celle des concierges, est l'un des plus importants dons que le bon Dieu nous a donné.»

Drago Arsenijevic